

Partir...

Au-delà des pays limitrophes...

Je sentais en moi comme l'appel du large chez les marins. Mais je ne me voyais pas sur un bateau. Je rêvais de contrées chaudes, du sud, du désert, bref, de L'Afrique.

Partir...

Cela prenait une telle importance, ma vie ne pouvait plus être dirigée que vers cet horizon incertain, la seule vraie frontière à franchir : la Méditerranée !

Je fantasmais doucement, comme dans un nuage, lorsque je voyais des noms aux consonances étranges. Que ce soit sur un livre, une carte, une plaque d'immatriculation ou dans un film.

Ah ! Les livres et les films... Je n'ai longtemps voyagé que par eux, en attendant mon tour, je savais qu'il allait venir !

A dix huit ans, je me faufilai dans le transport routier, sans avoir aucune attache préalable dans ce milieu, juste cette envie de voyager. Je fis en sorte, une fois embauché, que les kilomètres arrivent face à moi de plus en plus nombreux. Je les avalais avec avidité. Ça me plut. Je finis par déifier la route. Surtout celle qui n'a pas de limite devant elle, celle qui veut toujours vous emmener plus loin.

Nous étions dans les années soixante, et je sentais la vie m'accaparer. J'aimais circuler un volant dans les mains, une fois un patron convaincu... Pas été le plus facile, de convaincre... faut dire, ils avaient peur pour leur matériel !

Mais j'ai quand même découvert l'Italie, l'Allemagne, la Belgique, la Hollande, l'Espagne. Surtout l'Italie, Milan, Turin et le sud, Naples et sa folie. Combien de journées fabuleuses, à Naples, Capri, et même en Sicile ! Il y eut des dimanches bloqués dans le sud où la vie avait un petit quelque chose de savoureux !

Une année de ce régime, et je me savais intégré. Evidemment, j'étais le jeune, celui qui veut casser la baraque. Pas pour tout le monde, je crois avoir réussi à faire passer cette pilule, et il y avait suffisamment de personnes pour m'accorder un brin d'estime.

Ça ne me faisait pourtant pas traverser la Méditerranée, même si je baignais en plein dedans, en Italie, je voulais aller de l'autre côté, en Afrique !

A cette époque il existait comme une rumeur, une sorte de serpent de mer qui ressortait régulièrement sans que l'on réussisse à en vérifier la véracité. Un bruit courait, tout petit ce bruit, au point que l'on n'osait pas en parler soi-même. Pourtant, ça revenait : des Anglais iraient régulièrement, en camion, de Londres à Karachi !... Qu'un interlocuteur, souvent pour tourner la chose en dérision, parle de cette chose invraisemblable, alors j'étais tout ouï... Mais personne n'avait de précisions

Avec un ami de mon âge, nous avons bien essayé de savoir de qu'elle manière cela pouvait être possible. En fait, ça nous paraissait complètement irréalisable, et donc sûrement faux. Nous n'avons jamais réussi à en savoir davantage. Le soufflet de notre enthousiasme est rapidement retombé... Dommage !... Ce n'était pas l'Afrique, mais les pays traversés me semblaient tout aussi prodigieux, et les paysages assurément fantastiques !

Le seul moyen qui s'offrit à moi de traverser cette Méditerranée, ce fut tout de même un camion. Un camion qui devait me conduire vers une certaine liberté. J'avais fait connaissance dans un bar, à Anvers, d'un type qui organi-

sait des transports de véhicules depuis la Belgique jusque dans le sud marocain. Il s'agissait d'improbables engins de toutes sortes, usés jusqu'à la corde, et que tout autre que moi aurait qualifié d'épaves.

Parmi les promesses de ce gars, il y avait, soit disant, un retour en avion. C'est bien la seule chose à laquelle je n'ai pas cru, pour la simple raison que je n'avais pas envie de rentrer. Une fois dans le désert, j'imaginai toute l'Afrique s'ouvrant devant moi.

Le hasard m'a fait le retrouver un jour, à la douane de Pantin. Je me suis rappelé à sa mémoire en lui proposant de convoier un véhicule, dès que ce serait possible. La chance sembla être avec moi, il recherchait un volontaire pour affronter le désert. Malgré les recommandations de mon entourage qui ne manquèrent pas de fuser, je décidai de tout plaquer : il pouvait me faire partir la semaine suivante !

Un matin, je me retrouvai sur un quai isolé dans le fond du port d'Anvers. Je m'y étais fait déposer par un chauffeur français qui était très septique quant à ces magouilles plus ou moins régulières. D'après lui, beaucoup avaient eu à regretter leur goût pour cette sorte de vie aventureuse. Certains, sans argent, sans papiers vraiment en règles, avaient été contraints à de nombreux et douteux compromis pour rentrer en France. Mais rien ne pouvait attaquer cette foi inébranlable en mon avenir qui était la mienne.

Il devait être six heures du matin, j'attendais, dans ce petit bistrot qui sentait la Pils et le café. Mes illusions étaient plus fortes, dans ces conditions, que les idées moralisatrices de mon chauffeur de cette nuit.

A huit heures devait arriver Hans, mon employeur. Je réalisai que je ne lui connaissais pas d'autre nom. Etait-ce bien normal ?

Il n'y avait que des dockers parmi les clients, je savais très bien qu'aucun ne voudrait faire l'effort de parler fran-

çais. Je ne paraissais être qu'un wallon perdu chez les flammingants. Mon sac, posé à mes pieds, sous la table où j'étais assis, intriguait les consommateurs. Je sentais bien le centre des conversations passer par moi. Je pouvais, d'ailleurs, surprendre des regards qui en disaient long lorsqu'ils croisaient le mien.

Le temps passait, et je ne voyais pas de Hans se présenter. Un type, à la mine un peu plus éveillée que les autres, s'approcha de moi. Il était déjà dix heures. Il parlait un mauvais français que je ne compris pas de suite :

— Ecoute fieu, t'attends quelqu'un ?

J'étais toujours surpris par la facilité avec laquelle ces gens pouvaient changer d'attitude. Ils étaient là, à parler à bâtons rompus depuis deux heures, m'ignorant complètement, en apparence. Je ne me sentais pas concerné par le bruit de leurs échanges verbaux. Je me contentais, de la fenêtre, de voir évoluer plusieurs remorqueurs dans le bassin. Visiblement, ils se dirigeaient vers l'intérieur du port. Cela nécessitait la fermeture de deux ponts, par conséquent également celle de deux axes importants, à la circulation chargée. Déjà, les queues de véhicules s'allongeaient, mais les gens ici avaient l'habitude, ils patientaient sans s'énerver.

— Godfordum fieu ! T'attends quelqu'un ?

Cette fois, je ne pouvais faire autrement que remarquer l'homme en question. Pour qu'il n'y ait pas de doute possible, il s'était posé en face de moi.

— Oui, oui ! J'attends quelqu'un !

Je n'avais pas envie de m'étendre avec le premier venu sur mes activités, je préférais poireauter le temps qu'il faudra pour voir Hans arriver.

— C'est pas Hans que t'attends ? Parce que, je te préviens, il sera pas là aujourd'hui !

J'eus, d'un coup, un grand coup de blues. N'aurais-je pas dû écouter ceux qui m'avaient déconseillé cette aventure ?

— Mais ! Il m'a dit de venir aujourd'hui ! Il sera là quand ?

— Oh ! J'ne serais point dire, sais-tu ! Peut-être demain !

Devant ma mine désappointée, mon homme me donna un conseil :

— Laisse un message ici, le tavernier le gardera. Va chez Simone, à l'entrée du tunnel, il t'appellera dès qu'il pourra.

Je me demandais, s'il était au courant de mon rendez-vous, pourquoi il m'avait laissé poireauter comme ça. Il y a deux heures, ce gaillard était déjà là !

— Vous le connaissez ? Je dois le voir ! C'est important, je ne peux pas rester à Anvers, il doit me remettre un camion. Je voudrais être sûr que tout va bien, je veux pas attendre pour rien.

— Ecoute fieu, tu vas une fois chez Simone. Là, t'attends. Je saurais rien te dire d'autre sais-tu !

Comment aller chez Simone quand on se trouve à l'autre bout du port ? Sans moyen de locomotion, c'est pas commode. Le tavernier eut pitié de moi, il finit par me dénicher une camionnette qui se dirigeait par-là. Je sentis bien une méfiance atavique chez l'homme qui me rapatriait. Il ne voulait pas admettre mon origine française, pour lui, j'étais wallon, et cela lui coûtait vraiment, ce petit service.

Néanmoins, dans l'après-midi, il me déposait chez Simone.

A l'entrée du port, au bord de la ville, près du tunnel sous l'Escaut, il y a un grand espace. Pas vraiment une place, mais de nombreux camions peuvent y stationner. L'accès chez Simone en était d'autant facilité. Son établissement donnait à une extrémité de cette sorte d'esplanade, face au tunnel. Tous les chauffeurs français, à un moment ou à un autre, se retrouvaient là.

Je me devais de payer à boire à mon pilote, ce qu'il accepta volontiers. Maintenant que l'ambiance entre nous se réchauffait, je le trouvais plus chaleureux. Toutefois, il se contenta d'une Pils, était-il sobre ? ou bien voulait-il éviter de s'afficher avec qui n'est pas flamand ? Il m'expliqua, avec son accent et ses mots, qu'il devait encore passer cinq ponts, dont deux étaient fermés pendant deux heures, ce qui l'obligeait à faire le tour des bassins et rattraper d'autres ponts dont il n'était pas sûr qu'ils n'aient pas aussi des heures de fermeture. Déjà, pour venir ici, on en avait trouvé trois fermés, il a fallu attendre un quart d'heure à l'un, pour les autres, il a changé de chemin. La circulation n'est pas simple, à Anvers, pour qui ne connaît pas la situation des différents bassins.

Avant de partir, il m'indiqua un autre bistrot, non loin, où je trouverais facilement un réconfort charnel, qui me manquerait indubitablement, vu l'incertitude de ma situation.

Je le remerciai de sa sollicitude, et restai bien seul devant ma Pils inachevée.

Une chambre chez Simone, ce n'est pas ce que j'espérais de plus économique. C'est contraint et forcé que je me décidai à en passer par-là. La douce Simone m'accueillit aimablement, m'affirmant que je pourrais rester autant qu'il me plaira, j'en fus fort aise.

Elle appela Sylvia afin de me conduire à ma chambre.

Sylvia faisait office de camériste, elle servait aussi au bar. Simone lui fit signe d'approcher de la caisse, où nous nous trouvions.

Rien que le moment de cette rencontre valait un déplacement à Anvers. Elle était brune, et transpirait par tous les pores de sa peau une lointaine ascendance andalouse, peut-être mauresque, trace d'ancienne conquête espagnole, du temps où le Sud savait s'imposer. Elle n'en était pas moins belge, mais la chaleur de son sang ressortait dans l'impétuosité de son regard noir.

Pas vraiment mince, elle était pulpeuse, bien en chair, charnelle. Son regard arrogant, n'avait d'égal que la propre arrogance de sa poitrine. Son ventre plat, par rapport aux buveuses de bière de la région, mettait en avant une petite rondeur palpitante. Elle n'était pas mince, mais généreuse. La blancheur diaphane de sa peau aurait rappelé l'ivoire, si une chaleur se dégageant du plus profond de ses chairs, ne la rendait vivante. Elle avait bien trente cinq ans, une vieille, ce qui la rendait encore plus fascinante au regard de mes vingt ans. Sur l'instant, je tombai amoureux.

Sur les injonctions de Simone, elle me guida vers ma chambre. Monter des escaliers quelques marches derrière une telle silhouette ressemblait à une escalade vers l'inaccessible. Ses hanches, juste à hauteur de mes yeux, roulaient au rythme de l'escalade, attisant un feu couvant en moi depuis ma première érection. Sa robe, courte, très courte, moulait avec application le bas de son dos, ses fesses, et la partie de ses cuisses qu'elle cachait. Cela procurait un mouvement lancinant qui m'avait hypnotisé bien avant le palier du deuxième où elle me conduisait. Elle s'arrêta devant une porte. Je pus arracher mon regard de ces courbes en mouvement, leur balancement ayant cessé. Elle s'employa à ouvrir la chambre. Un instant, nos yeux se sont croisés. Il m'a semblé, j'ai cru, mais je n'étais pas sûr. Est-ce que ça pouvait être vrai ? Est-ce qu'une femme pareille éprouverait un petit quelque chose pour moi ? Nous allons entrer, je vais bien voir si elle me fait comprendre que c'est à moi de jouer. Et si je jouais même si je ne perçois rien ? Risqué, je me sentais un peu gamin, face à la maturité de cette femme. Je n'avais pas trop envie de connaître l'humiliation d'un refus.

Evidemment, dans ces conditions, une fois à l'intérieur, la porte étant restée ouverte, elle se contenta de me regarder poser mon sac, puis, mit en évidence le petit cabinet de toilette. D'un geste volontaire du bras, elle écarta le rideau

qui en barrait l'accès. Ce faisant, je dus supporter la vue de ses seins à qui elle avait imprimé un fort mouvement de roulis, à les faire s'échapper de ce décolleté, si moulant par ailleurs.

Son sourire, alors, me chavira. Mais je dus me résoudre à l'évidence, il tournait à la moquerie. Au moment où elle sortit en refermant, je restais avec mes incertitudes au goût amer de solitude.

Je somnolai un moment. Que faire d'autre ? Probablement l'ami Hans me contactera-t-il demain. Pourvu que ce ne soit pas un coup foireux. J'aurai bonne mine, ici, à Anvers, avec aucune autre piste qu'un nom. En réfléchissant, j'étais peut-être parti à la légère. C'est dans ce bistrot, à Pantin, qu'il m'avait donné son nom et l'adresse du café où je devais le retrouver, je ne savais rien d'autre sur lui. Il m'a dit : « Viens de suite, j'aurai quelque chose pour toi. » je l'ai cru ! Mon envie de partir étant plus forte que tout. Je cherchais un moyen de me retrouver en Afrique, qu'importe le moyen en question, j'étais prêt à lui emmener gratuitement, moi, ses camions !

Le raisonnement paraissait léger, pour quiconque avait plus de vingt ans. Le mien ne se basait pas sur les mêmes critères. Je voulais l'Afrique !... En attendant, j'étais à Anvers...

Dans la soirée, après avoir mangé, je me trouvai embringué avec un type qui m'emmena faire le tour des bars du quartier. Un ancien marin, reconverti en routier, sa femme ne supportant pas qu'il parte six mois d'affilé. Maintenant, sur la route, il ne partait qu'une semaine, cela lui donnait plus d'occasions de faire cocu les filles de tous les ports, avec sa femme. Elle en était plus heureuse, du moins, le disait-il. Au bout du troisième bar, il trouva une fille qui lui convenait. Moi, je préférerai m'abstenir, le sourire moqueur de Sylvia me restait en travers, et sa silhouette hantait mes pensées. Pourtant, les filles de la soirée avaient tout ce qu'il fallait pour réveiller le plus

endormi des vermisseaux. Je me gardai d'imposer la moindre contrainte de ce genre au petit être somnolent au fond de moi, me contentant de boire, pour assurer son sommeil.

La soirée avançait, mon marin de routier s'était vidé d'à peu près tous les orifices. Malade, il ne pouvait espérer grand-chose de plus. Je l'aidai à regagner son camion dans lequel il grimpa péniblement, s'écroulant sur le capot, les pieds dans le volant. Je le laissai là, supposant que ses rêves devaient être particulièrement inaccessibles à tout mortel n'ayant pas vécu, comme lui, d'invraisemblables hallucinations héli-co-charnelles.

En rentrant chez Simone, je vis que la salle était encore animée. Je croyais, vu l'heure tardive, passer directement par l'hôtel. En fait, il restait ici aussi, quelques pochtrons décidés à profiter de l'accueil de ces incontournables bars de nuits, toujours agrémentés d'au moins une présence féminine. Pour mon plus grand plaisir, je constatai qu'ici la patronne était secondée par celle qui avait déjà marqué mon subconscient de sa patte indélébile. Sylvia était au bar ! Tel un zombie, je m'y précipitai de la démarche chargée qu'ont tous les hommes en proie à leur solitude, et qui n'ont su trouver, depuis le début de la nuit, que la bière comme confidente. Grimpé sur un tabouret, à moitié chancelant, je portai un regard vaseux sur cette beauté à la maturité étincelante. Du moins, l'était-elle à mes yeux, incapables de voir au-delà de l'épais brouillard troublant mon cerveau...

Je me rappelle son sourire, plutôt dédaigneux, lorsqu'elle remarqua ma mâchoire endormie, tombant sous le coup de la loi de la pesanteur, abandonnant ainsi la position qui affirmait ma dignité. Je crois alors lui avoir marmonné autre chose que des incohérences, mais je ne me souviens plus de quoi il s'agissait... Une force incontrôlée propulsait hors de ma bouche des mots que je ne maîtrisais pas ! des mots dont j'ignorais le sens ! des mots

forts, pleins d'une puissance insoupçonnable ! d'un débit qui les rendait inaccessibles à quiconque n'a pas un peu de folie dans le cœur !... J'en avais !... Il le fallait pour affronter ici, dans l'état où j'étais, une divinité comme celle-ci, car il était bien question de divinité... Je le savais !...

Son sourire a changé, il est plus doux, j'en suis sûr. Elle est en face de moi, elle ne s'occupe que de moi. C'est vrai que, maintenant, il n'y a plus d'autre client... Ces lèvres bougent, elle me parle !...

Une plénitude de sensations m'envahit, je sens une sorte d'engourdissement prendre possession de mon corps... Elle est face à moi, je vois ses yeux noirs s'enfoncer à travers ma chair... Je sais que je ne peux plus lutter... Je sais que maintenant tout est fini, rien ne m'appartient plus... Je sais que je n'ai plus qu'à m'abandonner...

Ce que je fis !...

Une lumière me frappa rudement les yeux, j'enfouis ma tête sous l'oreiller. L'éclat du soleil, puissant sans doute, cognait dans mon cerveau. Rien dans cet organe, pourtant organisé par principe, ne semblait en place. Comment en était-il arrivé là ? M'avait-il abandonné ?

L'impression de flotter dans un éther qui ne serait qu'un mal de crâne, voilà ma réalité... Je n'étais qu'une douleur !... celle de ma tête !... Qui m'avait donc amputé du reste de mon corps ?

Un long moment s'écoula avant que je puisse comprendre quoi que ce soit. Il fallait que je descende boire un café.

Assis à une table, je buvais ce café, accompagné par deux croissants et un cachet d'aspirine, ça occupera peut-être mon mal de crâne. Je ne remarquai pas Sylvia, pas plus que Simone. Sans doute ne font-elles pas le matin.

Le café, même belge, faisait son effet. Je me sentais mieux. Mais bon sang, qu'avais-je donc bien foutu hier au